Zeitschrift: Générations plus : bien vivre son âge
Herausgeber: Générations
Band: - (2009)
Heft: 7

Artikel: "Je suis né sous une bonne étoile"
Autor: Morisod, Alain / Bosson, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-832290

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

«Je suis né sous une bonne étoile»

Avant de se relancer dans ses concerts de Noël, Alain Morisod publie enfin son autobiographie. C'est croustillant, tendre, plein d'humour et d'anecdotes inédites. *Pierre Bosson* a craqué.

Depuis le temps qu'il le promettait, ce livre! Mais Alain Morisod a fini par l'écrire et, aujourd'hui, son autobiographie est là. Avec un titre, *La vie, c'est comme une boîte de chocolat*, emprunté au film *Forrest Gump*. Avec surtout des dizaines d'anecdotes très drôles, quelques portraits émouvants – dont celui de papa et maman – et le récit de certaines odyssées épiques vécues au cœur du pays romand comme au Canada. Dans ces pages, Morisod a tout mis: son enfance dans le quartier Saint-Gervais à Genève, ses polissonneries de jeunesse, le succès foudroyant de son concerto de l'été 1971, l'âge d'or des bals, les tournées avec Sweet People, ses années à la tête de *La Revue genevoise*, la gloire au Québec, les déboires en France et au Japon, son histoire d'amour avec le football et le club d'UGS, ses «Coups de cœur» qui font palpiter les audiences de la TSR, et tout le tralala. Sans oublier ses concerts de Noël, dont la prochaine tournée – sa 29e – démarrera le 1er décembre. Bref, rien ne manque au tableau. Ou plus précisément à l'autoportrait de ce grand gosse de 60 ans (il a cet âge uniquement sur sa carte d'identité), qui a été sans cesse animé par une angélique fureur de vivre. Et qui, derrière ses énormes bons sourires, n'en revient toujours pas d'être devenu le meilleur ami des Romands.

Alain Morisod, si vous avez écrit ce livre, est-ce pour pouvoir dédicacer une fois dans votre vie autre chose que des disques?

Ce livre a mis dix ans à venir et, depuis le temps que j'en parlais, c'était devenu l'Arlésienne. Ce qui m'a motivé, c'est simplement l'envie de raconter les petites histoires de ma vie. Des anecdotes, aussi, susceptibles de donner la pêche aux gens. Je me suis piqué au jeu, peu à peu, mais c'était du boulot. L'écriture n'étant pas mon métier, j'étais aussi crevé, à la fin, que si j'avais dû enregistrer trois CD en six mois!

La vie, écrivez-vous, c'est comme une boîte de chocolat. Typiquement le point de vue d'un gourmand, ça!

C'est la fameuse réplique de *Forrest Gump*, film que j'adore: «La vie, c'est comme une boîte de chocolat... on ne sait jamais sur quoi on va tomber!» Quand quelqu'un vous présente une boîte, on l'examine d'un rapide coup d'œil et hop, on opte pour le chocolat en haut à droite, emballé dans un papier d'argent! Mais sitôt qu'on l'a croqué, on se dit qu'on aurait mieux fait, si on avait su, de choisir le praliné en losange qui était en bas à gauche. J'aime les sucreries, c'est vrai, mais cette image me parle. On pense agir, on croit faire des choix, on veut diriger le cours de son existence, peser sur les événements et, en définitive, ce sont eux qui nous entraînent. C'est parfois embêtant, mais sans les ironies du destin, sans le hasard et les coups de chance ou de malchance, la vie serait très ennuyeuse, non?

Le mot qui revient peut-être le plus souvent, dans votre livre, c'est «bonheur».

Parce que, justement, je suis né sous une bonne étoile! C'est la vérité: mes soixante premières années ont été remplies de bonheur et, loin d'être blasé, j'espère que mes soixante prochaines années le seront aussi. Je remercie le destin. A côté de ça, je sais que des gens souffrent, que d'autres doivent ramer et ça me chagrine assez. Mais bon, je ne peux pas non plus m'inventer le malheur que je n'ai pas eu!

Vouz rappelez que dans show-business il y a le mot business. Morisod, si tendre en spectacle, serait-il très dur en affaires?

Le problème, dans ce milieu, c'est qu'il y a trop de managers et pas assez d'artistes. Un amateur peut avoir autant de talent qu'un professionnel, mais ce qui les séparera toujours, c'est que l'un vit de ça et l'autre pas. Or, comme je vis de la musique, j'aime bien tout savoir: dans quelles conditions on

Wollod ja Jentsch/DR

va jouer, à quel tarif, avec quel matériel, et ainsi de suite. On dit souvent que j'ai l'âme commerçante ou que je suis un homme d'affaires, mais non. Je suis un homme qui s'occupe de ses affaires, ce qui est différent. J'ai toujours été raisonnable. De toute façon, si on veut durer dans ce métier, il faut trouver le juste équilibre entre show et business.

Incroyable, mais vrai: des petits malins, au Brésil et au Canada, ont réussi à vous rouler.

Au Brésil, où la version carioca de *Concerto pour été* avait été un tube, c'est le producteur qui m'avait escroqué. Mais à la brésilienne, c'est-à-dire avec un grand sourire désarmant, qui fait qu'on ne peut même pas se fâcher. Au Québec, ça s'est passé à Saint-Gabriel de Brandon où on devait jouer à guichets fermés. Mais, peu avant le concert, l'organisateur local est venu me voir, en pleurs, pour me dire qu'il ne pourrait pas nous payer. Acculé à la faillite, il avait utilisé la recette à des fins personnelles. Que faire? Pour ne pas décevoir le public qui commençait d'arriver, j'ai décidé qu'on jouerait quand même. Ce soir-là, j'y suis donc allé de ma poche pour payer mon équipe et les frais. Le mec n'était pas vraiment un escroc. Et il était si reconnaissant, à la fin, qu'il m'a offert une petite montre publicitaire à cinq dollars. Cette montre dérisoire m'avait coûté le prix d'une Rolex et, du coup, je l'ai portée pendant un an.

Vous évoquez vos rencontres avec Céline Dion, Zinedine Zidane et d'autres inaccessibles étoiles, mais est-ce que vous enviez leur trajectoire?

Non, je raconte simplement que j'ai eu la chance de rencontrer la petite Céline, fille formidable, qui est un jour devenue une diva planétaire et s'est envolée dans une autre galaxie. Et je dis qu'un destin hors du commun, en principe, ne se refuse pas.

Vous consacrez un chapitre à Mady, et c'est bien la première fois que vous parlez autant d'elle!

A notre mariage, en 2001, il n'y avait que huit personnes. Et en quarante ans de vie commune, nous avons vécu comme nous nous sommes mariés: dans la discrétion, avec peu de monde autour de nous. On nous l'a souvent demandé, mais on n'a jamais voulu étaler notre vie dans les journaux. Nous sommes des grands pudiques. Je sais que c'est bizarre, quand on a un groupe qui s'appelle Sweet People, mais c'est la vérité: nous n'avons jamais été très people...

Est-ce à dire qu'à l'époque où vous étiez dans le football, vous auriez pu lâcher UGS, club genevois que vous avez amené en Ligue B, pour le Real Madrid?

La tentation aurait été forte, mais je ne le saurai jamais, puisqu'on ne m'a ni proposé de présider le

Real Madrid, ni de jouer au Madison Square Garden. C'est comme ça: je n'ai jamais été tout en haut, mais je n'ai jamais été non plus tout en bas. Si on m'avait offert le Real, cela dit, j'aurais sans doute pris. Mais sans lâcher pour autant UGS, qui serait devenu ma petite maîtresse et à qui j'aurais même prêté deux ou trois remplaçants madrilènes pour lui permettre de monter en première division.

Vous concluez votre livre en disant que seul l'avenir vous intéresse. A ce propos, à quoi ressemblera Morisod dans dix ans?

Physiquement, j'aurai peut-être moins de cheveux, plus de bide, ou alors un peu moins. A part ça, je ne tire jamais de plans sur la comète. Je pars du principe que c'est formidable d'avoir pu surnager jusqu'ici, et que le meilleur est encore à venir. Voyez les Cubains du Buena Vista Social Club qui, à près de 90 balais, sont repartis comme en quatorze! Je suis si optimiste que, parfois, je rêve à une seconde jeunesse de ce style. A une consécration internationale sur le tard, qui m'obligerait à changer le nom de mon groupe et à faire de Sweet People le Buena Vista Rural Club.

1970 La première photo avec Mady.

DR

2006 L'amour est toujours là.

Les secrets qu'il n'avoue pas

Alain Morisod a beau être omniprésent et même très bavard dans les médias, il y a encore des choses qu'on ignore à son sujet. Il n'en parle jamais en public, pas plus qu'il ne les mentionne dans son livre. Mais en voici quelques-unes, toutes glanées dans son entourage.

- Quand il écrit un mot à des gens qu'il aime bien ou répond à des anonymes dont le message l'a ému, il glisse souvent dans son enveloppe quelques billets de la Loterie romande. En priant très fort pour que le destinataire gagne au grattage.
- Il est incollable sur le cyclisme suisse, mais également sur le cinéma français (la période qui va des années 1930 aux années 1970) dont il possède presque tout en DVD.
- Il s'est brouillé avec son frère il y a quelques années, ce qui arrive décidément dans beaucoup de familles, mais n'éprouve aucun ressentiment à son égard. Simplement, les deux frangins ne se voient plus.
- Il lui arrive d'aller faire le marché, certains samedis, et ensuite d'aller distribuer des emplettes à des petites dames du quartier qu'il connaît bien, et dont il sait qu'elles ont des fins de mois difficiles.
- Il n'a aucun luxe dans la vie. Du coup, il a fini par s'en inventer un: faire plaisir de temps à autre à ses meilleurs amis. Par exemple en les emmenant en Angleterre pour assister à un grand match de football.
- Gamin, dans un restaurant de Genève où les Morisod dînaient en famille, il est tombé sur le grand Michel Simon et a chanté pour lui. Il y a gagné, en retour, une entrée aux Charmilles pour un match entre Servette et Chiasso.
- Il utilise la même ficelle que tous les artistes profondément gentils et particulièrement aimés du public: avoir auprès de lui quelqu'un qui joue le «méchant». Rôle qu'il a dévolu à Antal Toth, qui organise depuis plus de trente ans ses tournées en Suisse et France. Et, dès qu'il s'agit d'éloigner les casse-pieds, ce Hongrois au coeur d'or peut avoir des manières de bulldog.

Morceaux choisis à déguster

C'est un magnifique cadeau qu'Alain Morisod offre aux lecteurs de *Générations Plus* en leur livrant quelques passages choisis de son ouvrage, cette autobiographie tellement attendue par tous ses fans. L'homme s'y livre comme on le connaît, avec générosité mais toujours avec une certaine pudeur. Il raconte, se raconte avec humour, pertinence et lâche aussi quelques coups de gueule. Le chanteur préféré des Romands revient sur son enfance et le décès survenu trop tôt de son père, le début de sa carrière avec la sortie d'un premier 45 tours tiré à 400 exemplaires qui deviendra un succès quasi planétaire avec plus de 2 millions d'exemplaires écoulés. Il rend aussi un vibrant hommage à Fernand Raynaud qui l'avait engagé comme pianiste et dont il a partagé l'intimité durant une tournée. Enfin, il nous livre quelques anecdotes savoureuses récoltées au cours des croisières qu'il a animées. A déguster sans modération.

La vie, c'est comme une boîte de chocolat.
Editions La Sarine., 256 pages.

☆☆☆

Papa s'en va

Septembre 1958. Je venais d'entrer à l'Institut Florimont, au Petit-Lancy. Dirigée par des prêtres, cette école privée jouissait d'une très belle réputation, amplement justifiée. Première classe avec madame Simone Meyer. Maurice fréquentait déjà cet établissement depuis deux ans. Désormais, mon frère et moi ferions donc les trajets ensemble, en tram, ligne rue du Stand - Cimetière Saint-Georges. Ces vétustes trams verts, véritables rescapés d'une époque antédiluvienne, offraient à nos yeux un avantage non négligeable: en cas de retard, il suffisait de courir derrière, de jeter notre cartable sur la plate-forme en bois, puis d'escalader, façon Belmondo, la balustrade de sécurité. Dangereux, mais pratique et exaltant!

Mes débuts à Florimont? Difficiles, car la transition entre la rue Necker et l'école privée fut abrupte. Moi, le petit bagarreur de rue que j'étais devenu, j'essayai d'imposer d'entrée ma loi à la récré. Mais l'essai ne fut pas transformé, par la faute de l'inévitable Jean-Pierre Jacquemoud, déjà lui, qui me cassa proprement la gueule pour affirmer sa mainmise sur le minuscule carrousel en bois du préau. C'est de cet épisode sanguinolent que date notre indéfectible amitié.

1958 Alain a 9 ans, il vient de perdre son père. DR

Mon agressivité était d'autant plus vive qu'à la maison, une terrible nouvelle, tombée en mai, avait bouleversé la vie familiale: mon père, en se rasant un matin, avait décelé une petite grosseur à la gorge. Face à l'insistance de ma mère, il accepta de mauvaise grâce de subir un examen approfondi. Verdict médical sans appel: cancer du larynx... six mois au maximum.

Dès lors, un combat inégal s'engagea entre mon père et la maladie. Inégal car, en 1958, la médecine n'avait évidemment pas les mêmes armes qu'aujourd'hui pour enrayer le cancer. On avançait à tâtons. Et un homme sain, dans la force de l'âge – cinquante-quatre ans –, représentait une proie facile pour le crabe.

Ce combat, mon père le livra avec un courage et une dignité admirables, réussissant jusqu'au bout à cacher à ses deux garçons le drame qui se nouait. Je me rappelle notamment ces repas familiaux, où il faisait mine de tousser dans sa serviette de table pour recracher discrètement la nourriture que sa gorge, trop douloureuse, refusait d'absorber. Il y eut six mois longs, cruels, inéluctables. Lucide dans sa tête, et sans doute résigné dans son cœur, mon père les passa à mettre hâtivement de l'ordre dans ses affaires.

L'été 58 ne fut pas comme les autres. Toujours avec Maurice, nous partîmes comme chaque année, en vacances à Champéry, en Valais. Lui à la Maison Grise, et moi au Home Eden, charmante pension pour enfants tenue par tante Olga et Mlle Huguenin. Il s'agissait de deux adorables vieilles filles, qui rappelaient étrangement celles d'*Arsenic et vieilles dentelles*. De Planachaux au Grand-Paradis, nous oubliâmes, pour quelques semaines, le drame qui avançait inexorablement vers son épilogue...

Au retour, notre père avait beaucoup changé, physiquement. Il ne pouvait pratiquement plus se nourrir normalement, la gorge brûlée à vif par le seul traitement alors connue: la bombe au cobalt, de sinistre mémoire. Après, tout alla très vite.

5 octobre. C'était un dimanche et, la veille, mon père avait été hospitalisé d'urgence. Après la sempiternelle messe des enfants, nous montâmes avec notre grand-mère à l'hôpital. Ma mère était là, bouleversée, en compagnie de deux de nos oncles, Joseph et Maurice. Mon père agonisant, mais toujours aussi attentionné avec nous, trouva encore la force de prendre dans sa table de nuit... deux francs pour le cinéma. Nous l'avons embrassé une dernière fois.

En fin d'après-midi, en revenant du cinéma Voltaire, mon frère et moi avons aperçu notre mère, en larmes, à la fenêtre. En nous ouvrant la porte, je me souviendrai toujours de ses mots: «Mes pauvres enfants, vous n'avez plus de papa...» Mots terribles pour deux garçons désemparés face aux pleurs des adultes, et pour qui la vie ne serait, désormais, plus pareille.

Ce père adoré, car adorable, qu'est-ce qu'il a pu nous manquer! Malgré toute la tendresse et le courage de notre

mère, il nous a fallu beaucoup de temps pour accepter ce départ injuste et révoltant.

Aujourd'hui encore, il est ma référence. Souvent je lui parle et lui demande conseil. Et il y a un tas de trucs que j'ai fais, ou pas fais, justement, en me disant: «Tiens, s'il était encore là, il serait fier de moi!» Ou au contraire: «Ah non, ça, il n'aurait pas aimé!»

Ses obsèques furent à la mesure de la tendresse qu'il inspirait aux autres: immenses. Des centaines de personnes s'entassaient dans la Basilique Notre-Dame pour le dernier adieu. Une messe fut célébrée, sans trop de conviction, par le curé Blanche, car obtenue «à l'arraché» par ma mère.

C'est seulement des années plus tard que nous avons enfin compris l'attitude du curé. Un jour, j'étais tombé par hasard sur le livret de la famille Morisod et je l'avais ouvert presque machinalement. Ma surprise en y découvrant des noms que je ne connaissais pas!

Gros battements de cœur, surtout, et foule de questions qui jaillissent. Et si nous avions été adoptés, mon frère et moi? Pour connaître le fin mot d'une histoire, je décidai d'interroger ma grand-mère. D'abord réticente, et un peu embarrassée, elle accepta finalement de tout me raconter. J'appris ainsi que mes parents, avant de se rencontrer, avaient déjà été mariés. Chacun de son côté avait fait l'expérience du mariage, avait connu l'échec, et puis quoi? Vu qu'on n'a pas fait d'enfant, restons-en là, au revoir et merci, la vie continue. Jusqu'à ce beau matin où, en allant bêtement boire un café, Jean rencontre Marguerite et paf, coup de foudre à Notting Hill! Je veux dire: à Saint-Gervais, dans le bistrot de ma grand-mère. Nouveau départ, nouvelle vie, et hop! «c'est payé…balayé…oublié…je me fous du passé!»

Ce non-dit, comme il en existe vraisemblablement des wagons dans la plupart des familles, ne nécessita pas la mise sur pied d'une cellule de soutien psychologique. Le secret fut simplement bien gardé et bientôt oublié, ni vu ni connu, afin que personne ne soit embêté par lui. Après coup, le silence de mes parents eut le don de m'attendrir. Parce que à mon sens, il signifiait tout bonnement: «La page est tournée…ma vie commence avec toi!»

Seulement, dans la religion catholique, «divorce» signifiait également «pas de messe» au moment du décès. Or ma mère, très croyante, trouvait cela horriblement injuste. Après s'être heurtée au refus catégorique du curé de Notre Dame, elle décida que mon père aurait malgré tout sa messe. Non mais! Pendant trois jours, elle remua – c'est le cas de le dire – ciel et terre. Notre mère se démena tant et si bien que, par l'entremise d'un cousin capucin, le Père Benjamin, l'affaire passa par l'épiscopat à Fribourg, remonta jusqu'à Rome et en trois jours, ne me demandez ni comment ni pourquoi, je l'ignore, mon père eut sa messe.

☆☆☆

Décollage immédiat

Septembre 1970. Jo-Johnny me propose d'animer avec mon trio le Podium de la Bonne Humeur, spectacle itinérant que le défunt journal *La Suisse* se proposait de lancer dès avril 1971 sur les routes de Romandie. A l'instar du Podium électronique d'Europe 1 en France, mais en beaucoup plus petit. N'oublions pas que nous sommes en Suisse. A la clé, tout de même, soixante dates réparties sur tout l'été à raison de cinq spectacles par semaine. Vous imaginez? Soudain, on devenait «pro». Le rêve!

Seul truc à me chiffonner un peu: devoir partir en tournée les mains vides. L'idée me vint alors d'enregistrer un 45 tours. Je me disais qu'en soixante spectacles, on réussirait bien à vendre 400 exemplaires. Pourquoi 400? Mystère, mais c'est grâce à ce chiffre que MON premier disque fut pressé.

J'avais déjà fait quelques modestes expériences en studio, plus ou moins réussies, et notamment avec Josiane Rey, chanteuse valaisanne qui, hélas, connut par la suite un destin tragique. J'avais composé pour elle, sur des paroles de Janry Varnel, *Sous les lampions*, devenu un joli succès régional en 1968. Mais là, pour la première fois, je côtoyais de «vrais» musiciens. Parmi ces membres de l'orchestre de la Radio romande, il y avait du beau monde. A commencer par Tony D'Adario, qui deviendra vite un ami. Il y avait aussi Léon Francioli, Alain Petitmermet, le regretté Pierre Cavalli et beaucoup d'autres, tous issus d'horizons musicaux les plus divers. Tiens, en évoquant ces noms, ça me rappelle qu'en ce temps-là, les musiciens se mélangeaient et jouaient ensemble sans se poser de questions.

Pour enregistrer mon disque, je fis timidement appel à José Barrense-Dias, le merveilleux «Jousi» à la guitare envoûtante et à l'accent ensoleillé importé de son Brésil natal. Il accepta spontanément. Participaient également à cette séance: Jean-Jacques Egli à la basse et Eric Wespi à la batterie. Pour interpréter la mélodie à la trompette, je contactais Raoul Schmassmann, lui aussi musicien à la Radio, prélude insoupçonné à une fructueuse collaboration qui dura seize ans.

La séance d'enregistrement se déroula en janvier 1971, au Studiovox de Paul Delisle, situé non loin de l'aéroport. En fait de studio, il s'agissait d'une cave de 20 m^2, insonorisée au moyen de cartons à œufs. La cabine de régie, microscopique, et dans laquelle j'aurais de la peine à me mouvoir aujourd'hui, était équipée de deux Revox, d'une table de mixage pour le moins sommaire, ainsi que d'une chambre d'écho à ressort, marque Binson, et c'était tout! Pareille installation, aujourd'hui, passerait pour moyenâgeuse, mais en 1971, c'était Broadway!

Paul Delisle était un ancien jazzman reconverti dans le prise de son. Il avait à son actif les disques de Nino Ferrer et de Claude Luter, mais aussi de la plupart des artistes suisses d'alors – Arlette Zola, les Faux-Frères, Tony Rank, les Gentlemen, Françoise Rime. Roi du jeu de mots, Paul était un charmant bonhomme avec qui j'allais m'associer quelques mois plus tard, devenant ainsi copropriétaire d'un Studiovox new-look. Et ce, grâce au succès du titre que nous allions enregistrer ce soir-là.

Ce titre vous l'aurez deviné, c'était *Concerto pour un été*. J'avais composé cette mélodie instrumentale quelques jours plus tôt, en pressentant immédiatement que cela pourrait être un tube. Sinon le tube de l'été. En guise de face B, j'avais choisi une ballade découverte lors de mon séjour au Brésil, *A Pobreza*.

J'avais l'impression de tenir un bon truc. La séance fut rondement menée, car les heures de studio coûtaient cher et c'est moi qui payais. Pour produire ces deux titres, j'avais

déboursé très exactement 780 francs, c'est-à-dire une fortune, investie dans une opération pas gagnée d'avance. A ce propos, je me souviens qu'en rentrant tard à la maison, un soir, ma mère – chez qui j'habitais encore – écouta avec plaisir les deux titres. Puis, s'inquiétant soudain du coût de l'entreprise, elle se demanda si je n'aurais pas mieux fait de jeter mon argent directement dans le Rhône. Sacrée maman. Pour une fois, elle se gourait. Et pas qu'un peu!

Le scepticisme maternel, de toute façon, n'avait pas réussi à me déstabiliser. Avec mes deux titres sous le bras, je fonçais au Théâtre municipal de Lausanne pour participer à un spectacle avec Henri Dès, les Faux-Frères et José Barrense-Dias. L'un des deux Faux-Frères, Gaston Schaeffer, était également un des patrons de l'unique maison de disques romande: Evasion.

Je lui exposai mon projet. Réaction mitigée, là aussi, car la musique instrumentale et de surcroît populaire n'était pas la tasse de thé de la petite société de la rue de Bourg. Mais devant mon enthousiasme, et surtout mon engagement d'en commander personnellement 400 exemplaires en cas d'acceptation, Gaston me dit qu'il se chargerait de convaincre ses deux partenaires, François Vautier et Pierre-Yves Dumont.

Distribué par Barclay Suisse, le disque sortit officiellement le 27 avril 1971. J'allais personnellement prendre livraison de mes 400 exemplaires à la gare Cornavin, car le Podium de la Bonne Humeur débutait le soir même à Onex, juste à côté de Genève. A cette occasion, on en vendit dix-sept. Début encourageant.

Après un démarrage en douceur, la cadence des ventes suisses s'emballa d'un coup vers la mi-mai: cinq cents par-ci, mille par-là... On dut represser en catastrophe. Inespéré! Même la Radio Romande joua le jeu: c'était le bon temps. Le Podium remportait un succès considérable, parallèlement, et tout le monde était heureux. Si elle s'était arrêtée là, l'histoire aurait déjà été belle.

Mais non. Un jour, téléphone de Gaston Schaeffer: il me parle d'Henri Belolo, producteur parisien qui venait de créer sa propre boîte, Carabine Music, et qui s'illustrera quelques années plus tard en produisant Village People, Ritchy Family et *I love America*, le tube planétaire de Patrick Juvet. En attendant, Belolo souhaite sortir rapidement *Concerto pour un été* en France. Son seul problème: à son oreille, le nom de Morisod sonne trop «suisse». Il propose de le remplacer par Alain Patrick, ce que j'accepte sans hésiter.

Le *Concerto* sort en France en juin sans tapage médiatique. Résultat des courses: plus de 250 000 exemplaires envolés avant la fin de l'été. Magique! Là-dessus, à la demande de RTL, on fait un remix avec cris de mouettes et bruits de vagues. Pourquoi RTL? Tout simplement parce que l'animatrice vedette de la station de radio, Anne-Marie Peysson, adore cette version «new age» qu'un technicien, peu auparavant, s'était amusé à superposer sur mon *Concerto*.

Rebelote: 300 000 disques de plus! Face à cet invraisemblable succès, évidemment, un album s'impose. On l'enregistre à la hâte, avec l'ami Paul Delisle, mais également à Bienne. Au Studio Soundcraft, seul studio professionnel de Suisse romande et des environs. La maison est dirigée par une espèce de surdoué de la prise de son, Steff Sulke, connu pour son caractère imprévisible. Vraie peau de vache, avec qui on ne songerait même pas à se lancer dans un bœuf.

Attitude dédaigneuse, remarques vexantes, bras de fer artistique permanent: Steff Sulke est si peu commode qu'avec lui, les rapports sont tendus. Seulement, malgré

DR

1971 Le premier cliché «officiel» pour la sortie de *Concerto pour un été*.

mon inexpérience, je ne rentre pas dans son jeu. Tout ce qui entre, en fait, c'est le métier. Et à quoi bon s'énerver, aussi? A l'arrivée, seul le résultat comptera.

Le résultat? Eh bien, il tombe très vite: l'album devient disque d'or en quelques semaines, tant en France qu'en Suisse, avec en prime une troisième place au top des ventes juste après *Il était une fois dans l'Ouest* et *Pour un flirt*. Troisième derrière Ennio Morricone et Michel Delpech! Ce podium me met de bonne humeur. Et le raz-de-marée est tel que, par la grâce du Festival de Cannes, il se prolongera jusqu'en 1972.

Mon 45 tours est sorti dans de nombreux pays, avec des fortunes diverses. Au Canada, je le mentionne pour mes amis québécois, l'album fut édité en 1972 sous le label Gamma dirigé par Daniel Lazare. Il ne connut aucun succès, pas même d'estime.

En revanche, cette mélodie tout en douceur et en romantisme devint en 1973 un mégatube au Brésil. Neuf semaines en tête de tous les hit-parades devant Elton John, les Bee Gees, The Jackson Five, Neil Diamond et, excusez du peu, un certain Elvis Presley. Quand on n'est qu'un p'tit Suisse, sorti de nulle part, je vous jure: c'est le ciel, et tout le reste avec, qui vous tombe sur la tête.

Du coup, bonjour la fiesta! Avec voyages fréquents à Rio de Janeiro et ailleurs, tournées promotionnelles, vacances en compagnie de tout le groupe, et folie des Brésiliens. Folie éblouissante, même, dans le cas des Brésiliennes. Elles, je les découvrais sur les plages d'Ipanema et de Copacabana. Elles étaient légèrement vêtues d'une ficelle – le fameux string – que je voyais pour la première fois. J'en aurais rosi. D'autant que toutes ces beautés me faisaient une sacrée fleur, sans le savoir, en dansant au son du *Concerto para um Verao* que diffusaient bruyamment des «mange-disques»!

C'est simple: là-bas, ce fut LE succès de l'année. En même temps, profitant de la ferveur ambiante, le producteur brésilien nous vola de façon éhontée. Mais à la manière carioca, c'est-à-dire avec un grand sourire désarmant. Bah! là encore, d'une certaine manière, c'est le métier qui rentrait. Et m'étant bien rattrapé en Europe, côté ventes, il ne me restait plus qu'à me montrer beau joueur.

Les années ont passé, mais le succès de *Concerto pour un été* reste à jamais collé à mes basques. De nouvelles

versions, plus insolites les unes que les autres, sont régulièrement enregistrées à travers le monde. A ce jour, plus de 300 interprétations circulent sur les cinq continents. Citons simplement celle du grand trompettiste américain Ray Anthony, parue sous le titre *Song of Seagulls* (le chant des mouettes); celle chantée au Brésil par les très belles Nubia Lafayette et Carmen Silva; celle de l'Orchestre Philarmonique de Montevideo; celle, plus exotique, du Steelband of Jamaica ou celle encore, plus classique, de Georges Jouvin...

La seule version originale s'est vendue, estime-t-on, à plus de deux millions d'exemplaires. Le pire, c'est que ça continue. Le débit coule plus lentement, bien sûr, mais régulièrement. Et qui sait? Peut-être qu'un jour, une nouvelle version – un peu comme *Les trois cloches* façon Tina Arena – redonnera à mon tube une seconde jeunesse.

☆☆☆

Avec Fernand, heu-reux!

Vous avez remarqué? Les grandes nouvelles qui marquent pour toujours votre existence, en bien ou en mal, surviennent généralement d'un simple coup de téléphone. Comme ce matin de janvier 71, où je reçois un appel de Jack Yfar. Il m'apprend que Fernand Raynaud, dont il est le manager, vient de virer avec effet immédiat son pianiste Jean Schoubert. Motif: l'épouse de ce dernier devenait, aux dires du fantaisiste, de plus en plus envahissante et insupportable. Ah bon? Oui, et Jack me demande si ça m'intéresse d'accompagner le comique français. Si ça m'intéresse? Tu blagues, Jack, ou quoi? Fernand Raynaud, en ce début des années 1970, c'est LA vedette. La vedette, que-dis-je, le roi du rire! Et voilà qu'on me propose de jouer pour ce monstre sacré...

Tu parles si j'allais refuser! Jack Yfar et moi nous mettons vite d'accord sur les conditions d'engagement, idéales pour l'étudiant que j'étais encore. Mais, bientôt, l'agent genevois me demande, l'air de rien, si je peux également fournir la sono du spectacle. D'accord, pas de problème. Enfin, c'est ce que je croyais à ce moment-là...

DR

1972 Inoubliable. Sur la scène du Casino Théâtre de Genève avec un monstre sacré, Fernand Raynaud.

La tournée suisse de Fernand commençait, comme de coutume, à Genève. Avec au programme une dizaine de représentations au Casino-Théâtre, qui serait plein à craquer chaque soir. Le théâtre comptait, au bord de son carré de fauteuils vermillon, un strapontin en bois. Autrefois réservé au pompier de service, ce vieux siège inconfortable grinçait et, de plus, le malheureux qui s'y asseyait était bon pour tourner carrément le dos à la scène. Eh bien, quand Fernand était au Casin', même ce strapontin était loué!

Plusieurs personnes qui le connaissaient bien m'avaient prévenu: gaffe à toi, Raynaud a un caractère imprévisible. Pire, tu verras, il est colérique et très porté sur la bouteille. Je ne suis pas près d'oublier notre première rencontre. Déboulant depuis les coulisses sur la scène, vêtu d'un caban bleu foncé et d'une casquette de marin, il avait l'œil sombre et maugréait déjà. Jack Yfar fit les présentations. Fernand me regarda de la tête aux pieds et me demanda mon âge. Hum... mon cœur battait très vite, mais j'essayais tant bien que mal de n'en rien laisser paraître. Après quoi il a longé l'avant-scène en scrutant mi-figue, mi-raisin la salle vétuste, qu'il connaissait pourtant très bien. Puis, d'un air suspicieux, il s'approcha du micro, l'examina et me demanda si j'avais pensé à placer des haut-parleurs sur la galerie. «Euh... non, Monsieur.» Il insista pour que j'en installe en vue du spectacle du soir même. Horreur! Des haut-parleurs, je n'en avais pas d'autres que ceux que je venais de placer. Ça commençait bien! Bouleversé, sentant l'affaire partir en brioche, j'eus juste le temps de courir jusqu'aux loges, situées au premier étage, pour y vomir tripes et boyaux! Comme premier contact, on a vu mieux.

Toujours inquiet, mais avec l'estomac plus léger, je me tenais prêt pour la répétition. Accompagner Fernand Raynaud, d'un strict point de vue musical, n'était pas compliqué. Le travail consistait à poser des «touches» à la fin des histoires et à faire quelques illustrations musicales dans les sketches mimés, comme *Aventure au dancing*. Devenu presque souriant, il me prit à part pour m'expliquer ce qu'il attendait d'un pianiste. Sa seule exigence, en fait, était que je me marre! Il détestait les pianistes qui semblaient tirer la gueule en se désintéressant de ce que racontait l'artiste. Avec moi, aucun risque. Tous les soirs, sans exception, j'étais écroulé de rire derrière mon piano. Mais vraiment et sincèrement! Ses histoires, que je connaissais pourtant par cœur, je les redécouvrais à chaque fois sous un angle nouveau. Et avec une saveur nouvelle, tant Fernand était époustouflant.

Mais revenons au soir de la première. Je sentais bien qu'il n'avait pas digéré le fait qu'on n'ait pas installé de haut-parleurs sur la galerie. Ce qui ajoutait encore à sa nervosité, c'est que cette soirée était organisée au profit de la recherche contre le cancer. Le public des premiers rangs serait constitué de politiciens, de médecins, d'avocats et de diverses personnalités qui avaient tous payé leur place très cher. Et ce qui devait arriver arriva. A un moment de son spectacle, Fernand demanda aux spectateurs de la galerie s'ils entendaient bien. Or quand on pose ce genre de questions, même si tout est parfait, il se trouve toujours une petite voix pour répondre: «Non!» Ce soir-là, la petite voix fusa de la galerie. Fernand se retourna vers moi, l'air de sous-entendre: «Tu vois c'que je te disais!» Je ne savais plus où me mettre. Pour autant, je n'aurais pas aimé être à la place de Jack Yfar. Parce que lui, aussitôt, fonça sur la galerie. Puis en redescendit rapidement et, depuis les coulisses, souffla discrètement à Fernand: «Ce sont des connards car, de là-haut, on entend très bien!» Détail important pour la suite de l'anecdote: Yfar était alors agent artistique et accessoirement député communiste au Grand

Conseil, double casquette volontiers décriée par l'opinion genevoise. Bref, en entendant la réflexion du camarade Yfar sur les «connards» de la galerie, Fernand vit rouge. Ni une ni deux, il se rua sur Jack et tenta de l'attraper pour l'amener de force sur scène. S'ensuivit un bref corps à corps dont le député-manager parvint à s'extirper. Le public ne vit rien de tout ça. Mais Fernand revint au micro et, sérieux comme un pape, fit cette déclaration: «Mesdames et Messieurs, monsieur Jacques Farine, dit Jack Yfar, député du Parti du Travail, prétend que vous êtes des connards parce que vous n'entendez pas!»

Je crois que Fernand Raynaud m'a assez vite adopté car, après quelques jours de tournée, tout allait comme sur des roulettes. Quoique nous nous déplacions avec sa Rolls-Royce, qu'il conduisait lui-même. Mais, là aussi, bonhomme imprévisible! Un soir, en rentrant d'un spectacle donné à Fribourg, nous sommes tombés en panne à quelques centaines de mètres de la route de Berne. Colère noire de Fernand, noire comme cette nuit-là. Nous avons poussé la Rolls jusque dans la cour d'une ferme et avons regagné Genève en taxi. Le lendemain, Fernand téléphonait chez Rolls-Royce à Londres pour dire au fabricant qu'il ne voulait plus de sa voiture. Et, dans la foulée, il louait une VW coccinelle qui nous a servi jusqu'à la fin de la tournée...

Sur scène aussi, nous étions devenus complices. A certains passages, qu'il savait être mes préférés, il se retournait pour vérifier si je riais. Dans un sketch moins connu que les autres, il mettait en scène un pauvre jardinier à qui on avait volé sa citrouille. Et après avoir dit: «La nuit venue, je me cache derrière une grosse citrouille», il faisait mine de venir se planquer derrière moi. Au même moment il tirait sur mes cheveux, me décoiffait complètement et me soufflait à l'oreille, suffisamment fort pour que le public puisse entendre: «Remets ta moumoute en place, elle est en train de glisser!»

Le spectacle était bien rodé et, chaque soir, sa vingtaine de sketches défilait selon un ordre rigoureusement identique. Je ne comprenais d'ailleurs pas pourquoi Fernand, seul dans sa loge, recopiait consciencieusement la liste de ses sketches avant chaque représentation. Pour parer à un éventuel trou de mémoire, n'aurait-il pas été plus simple de la photocopier et de l'afficher dans les coulisses? Le fond de l'affaire, que je ne découvrirai qu'un peu plus tard, c'est que Fernand aimait bien boire un petit coup. Et les jours où il buvait un coup plus grand que d'ordinaire, on le voyait débarquer en étant un peu... fatigué. Il y avait aussi les soirs où il était en manque. Sachant que Jack Yfar était à l'affût, prêt à jouer au gendarme, Fernand appelait alors le brave «Nunuss». A savoir Marcel Nussbaum, le secrétaire de l'agence Yfar, que Fernand aimait bien pour au moins trois raisons. Un: «Nunuss» était le seul Suisse de l'équipe à savoir jouer à la belote, une des grandes passions de Fernand. Deux: «Nunuss» ne détestait pas lever le coude, lui non plus, et parfois même plus que le coude. Trois: il se laissait toujours soudoyer, pendant le spectacle, par Fernand qui l'envoyait acheter quelques bonnes bouteilles de rouge au bistrot du coin. Toujours en cachette, et dans le dos de Jack Yfar. Des vrais gosses!

Cet amour pour la dive bouteille, néanmoins, avait déjà joué quelques tours à Fernand. Il lui arrivait, par exemple, de refaire les mêmes sketches au cours du même spectacle. Vous imaginez la tête des gens? Aussi, pour éviter ce type de situation plutôt humiliante, il préparait sa liste et, à chacune de ses sorties de scène, il biffait lui-même le titre du sketch qu'il venait d'interpréter!

En spectacle, Fernand se présentait toujours en smoking noir et chemise blanche, de préférence à jabot. Comme il se dépensait beaucoup physiquement, et qu'il n'était pas rare que le show se termine vers minuit, il transpirait énormément, ce qui nécessitait deux chemises par jour. Seulement, il détestait remettre deux fois le même vêtement. Mais est-ce qu'on jette de si belles chemises après un seul usage? Jack Yfar ne pouvait s'y résoudre et, dans un légitime souci d'économie, il confia à «Nunuss» cette mission: récupérer les chemises, aller les faire laver et, sitôt fait, les replacer dans la loge de Fernand quelques jours plus tard sans qu'il s'en aperçoive. Toutefois, en tournée et à l'époque, pas toujours facile de trouver un salon-lavoir express. C'est ainsi qu'une nuit, en ouvrant le coffre de sa Rolls, Fernand y découvrit un paquet de chemises que «Nunuss» avait soigneusement planqué. Il comprit tout en un éclair. De rage, il fit une énorme boule de ces chemises et la balança dans une rivière toute proche. Encore un coup de sang de Fernand. Mais le lendemain, où le spectacle avait lieu à Sion, problème: Raynaud, une demi-heure avant d'entrer en scène, s'aperçut qu'il avait aussi bazardé ses boutons de manchettes dans la rivière. Son immense popularité aidant, on parvint à convaincre un commerçant de la ville à rouvrir en catastrophe sa boutique de vêtements. Fernand, éperdu de gratitude, y acheta en cinq minutes des chemises et des boutons de manchettes pour plus de 2000 francs. En 1971!

Derrière mon piano, moi, j'étais vêtu d'un costume sombre et d'une cravate. J'avais observé qu'à la toute fin du spectacle, on ne rouvrait jamais le rideau. Fernand restait seul sur l'avant-scène, devant le rideau fermé, pour répondre à l'ultime rappel. Sachant que le public ne me reverrait plus, j'étais peinard. J'avais tout le temps d'aller me changer et ensuite de revenir au piano, en toute décontraction vestimentaire, pour la touche musicale finale, hors de la vue du public. Longtemps, Fernand ne remarqua rien de mon petit manège. Jusqu'au soir où, évidemment, il fit rouvrir le rideau alors que je jouais en jeans, t-shirt et baskets. Le public, qui avait compris le truc, était mort de rire. Fernand idem, qui me gueula: «Dis donc, t'es pas un peu gêné, quand même...?»

Mais ce dont je me souviendrai toujours, c'est qu'il avait sacrifié un de ses plus grands numéros, un des préférés du public, simplement pour me mettre en valeur. C'était le sketch où Fernand arrivait en lançant son fameux «heureux». A ce moment précis, sans m'occuper de lui, j'attaquais un thème à consonance classique. Mon air couvrait sa voix. Fernand faisait mine de s'égosiller, me lançant des regards réprobateurs dont je n'avais rien à faire, moi qui jouais de plus en plus fort! Le public était hilare. Devant mon entêtement, et mon indifférence à ses mimiques suppliantes, il s'interrompait, presque fâché, et me laissait aller jusqu'au bout du morceau. A la fin, il m'applaudissait. Ensuite, il me faisait venir devant. Fernand me demandait mon nom, mon âge, ma nationalité, depuis quand je jouais, et en profitait pour faire quelques gags. Puis, disant qu'il avait entendu parler du succès de *Concerto pour un été*, il m'invitait à l'interpréter. Il tirait lui-même mon piano à queue au milieu de la scène, et s'éclipsait à reculons, sur la pointe des pieds, pendant que je commençais à jouer. A la fin de ma prestation, il revenait sous les applaudissements, me félicitait en me souhaitant bonne chance pour la suite, ajoutant de façon péremptoire: «Plus tard, lorsque vous serez connu, les gens diront: ah ben, nous on l'a entendu avant tout l'monde, avec Fernand Raynaud!» Ce qui, soit dit en passant, s'est avéré exact. Enfin, en me serrant la main, il concluait en me disant: «M'sieur Morisod, c'est quand même gentil de m'avoir engagé dans votre programme!»

La croisière m'amuse

Et si on partait en croisière? Ce mot fait rêver les uns et ricaner les autres, comme toujours, mais ne laisse personne indifférent. Quand des gens s'adressent à moi, il n'est pas rare que ça commence par: «Ah, vous n'êtes pas en croisière?» avec une pointe d'envie dans la voix. Comme si on ne faisait que ça! Ma première expérience remonte à 1978. Avec Claude Selva, ainsi que Jean Valton et Robert Rocca, les deux chansonniers parisiens, nous étions partis à la découverte des îles grecques. Ce fut pour moi une révélation: plus de valises à faire ou à défaire, c'est l'hôtel qui se déplaçait. On mangeait bien, on buvait beaucoup et on prenait du plaisir, chaque jour, à débarquer sur une île dont rien que le nom – Mykonos, Rhodes, Santorin – nous enchantait. La belle vie! Des croisières, avec Sweet People, nous en avons effectué une bonne trentaine, et le plaisir est toujours là. Déjà devant le comptoir d'embarquement, lorsqu'on découvre le groupe qu'on accompagne, on ressent la frénésie du départ. Ambiance de course d'école et bonheur de voir toutes ces personnes qui se réjouissent. Je suis particulièrement touché par ces gens simples, quelquefois seuls, pour qui l'existence n'a pas dû être toujours facile, et qui découvrent, sur le tard, les joies du voyage. Une croisière! Rêve parfois de toute une vie, et qu'ils n'ont jamais pu concrétiser parce que autrefois on ne voyageait pas, ou parce qu'il y avait les enfants à élever, ou par manque d'argent, ou un conjoint qui n'aimait pas voyager, ou que sais-je. Et un beau jour, à l'heure de la retraite, allez, on se lance.

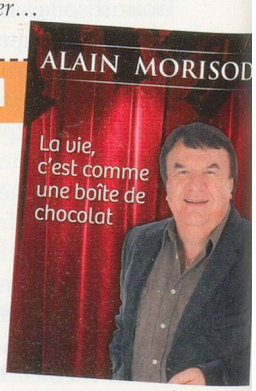
D'abord timidement. Ça commence par un voyage-casseroles à Schaffhouse, en car et pour 29 francs tout compris. On en revient avec deux poêlons dont on ne saura pas que faire, mais qu'est-ce qu'on a eu comme plaisir! Au bout de quelques mois, on se retrouve avec quatre couvertures chauffantes et une batterie de cuisine digne de celle d'un cinq-étoiles, et on se dit qu'il est grand temps de changer de destination. Ce sera Palma de Majorque, Ténériffe, Rimini, une semaine à Djerba… On va de plus en plus loin et un jour, ça y est, c'est décidé... on part en croisière avec Morisod, sur un coup de cœur!

Il y a les croisières fluviales (spécialité de Sylviane Christinat), plus intimes, plus conviviales, dont la clientèle est constituée pour une bonne part d'habitués qu'on retrouve régulièrement. Les bateaux de la compagnie strasbourgeoise Croisimer sont tous construits sur le même modèle, ce qui a pour effet de rassurer ceux que le gigantisme des grands paquebots pourrait effrayer. Chacun ses goûts, pourvu que la croisière s'amuse! Je les entends déjà, les traumatisés du jeunisme: «Ouais, mais les croisières, c'est un truc pour les vieux!» Si jamais, pour information, ceci: lors d'un périple à bord du *Majesty of the Seas*, un des fleurons de la prestigieuse Royal Caraïban Cruise, nous sommes partis du port de Miami (Floride) pour Haïti, la Jamaïque, les îles Caïmans (20 000 habitants pour 535 banques) et les plages du Mexique. Il y avait 3200 passagers, pour la plupart américains d'accord, mais aussi... 46 voyages de noces. Le bonheur n'a pas d'âge et les croisières non plus, qu'on se le dise!

J'ai envie de vous raconter une «love story». Il était une fois un charmant couple de Neuchâtelois, tous deux septuagénaires, qui avait pris l'habitude de nous accompagner dans tous nos voyages, jusqu'au Canada.

Le monsieur tomba malade, hélas, et s'en alla pour toujours. Nous sommes restés deux ans sans revoir sa compagne. Un jour, elle réapparaît à bord du *Club Med 2* lors d'une splendide croisière à laquelle participaient également Hugues Aufray et Herbert Léonard. Je la croise sur le pont, un sourire nostalgique aux lèvres et la tête pleine de souvenirs. On évoque le bon vieux temps, elle me dit qu'elle essaie d'apprendre à vivre seule. En même temps, j'avais engagé une brève conversation avec un monsieur qui passait par là. Il était également seul, voyageait avec nous pour la première fois, venait de prendre sa retraite et sortait d'un divorce qui l'avait laissé sur les rotules. La croisière s'acheva, pour ces deux, comme elle avait commencé: en solitaire. L'année suivante, je revois la dame lors d'un voyage sur le *Stars Flyer* en Méditerranée. Excitée comme une puce, sinon comme une adolescente, elle tient à me mettre dans la confidence. Et me raconte qu'en débarquant du *Club Med 2*, l'année précédente, le monsieur avec qui nous discutions avait gentiment insisté pour l'aider à porter ses bagages. Première fois qu'ils se parlaient de toute la croisière! Dans le car qui les ramena en Suisse, ils firent le trajet côte à côte sans omettre d'échanger leurs adresses. Quelques jours plus tard, Francis appela Colette. Il souhaitait l'inviter à manger en France voisine car, dit-il, «il lui restait quelques euros». La suite, on la devine. Ils avaient réuni leur solitude et vivaient pleinement un bonheur non programmé. Attendez, ce n'est pas terminé! Comme on ne se refait pas, et pour prévenir d'éventuels commérages, ils avaient décidé, sur leur première croisière commune, de faire cabine à part, chacun accompagné d'un coloc. Ça m'a épaté. Ni une ni deux, j'ai promis à Colette d'arranger «quelque chose» afin qu'elle et son amoureux puissent profiter pleinement de cette semaine de rêve. Sous-entendu: ensemble. A la fois gênée et séduite par ma proposition, elle ne dit pas non. Le lendemain, je suis allé frapper aux deux portes. Ni l'un ni l'autre n'avait défait ses valises, c'est tout dire! Pour faire durer le suspense, c'est-à-dire le plaisir, je leur ai raconté que je n'avais trouvé pour eux deux qu'une cabine toute simple, exiguë et sans hublot. «Pas grave, l'important c'est d'être réunis…» Ils m'ont suivi et, lorsque la porte de leur petite cabine s'est ouverte, ils ont découvert... une suite princière avec jacuzzi, baie vitrée et bouteille de champagne. Emus aux larmes, ils ne cessaient de me bredouiller: «Mais c'est une cabine pour les riches… – Mais non, à partir de maintenant, c'est la vôtre et bon voyage!» Le soir, lors d'un souper aux chandelles, tout l'équipage se regroupa autour de leur table et chanta, rien que pour eux, *Love me tender*…

La vie, c'est comme une boîte de chocolat, d'Alain Morisod



Prénom _____

Nom _____

Adresse _____

NPA / Localité _____

Tél. _____

Signature _____

Pour la sortie du livre d'Alain Morisod, *Générations Plus* propose un **prix préférentiel** à ses abonnés:

30 francs

Je commande

❑ **exemplaire(s) de *La vie c'est comme une boîte de chocolat*, d'Alain Morisod, au prix spécial abonné de 30 fr. + frais de port (prix de vente officiel: 35 fr.)**